



POÉSIE

les 100 plus belles pages de

# victor hugo

présentées par Jacques Borel

collection dirigée par  
ROLAND BUSSELEN

belton





**LES CENT PLUS BELLES PAGES  
DE  
VICTOR HUGO**



POESIE  
*Collection dirigée par  
Roland Busselen*

les 100 plus belles pages de  
**VICTOR HUGO**

*choisies et présentées par  
Jacques Borel*

**PIERRE BELFOND**  

---

216, boulevard Saint-Germain  
75007 Paris

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu au courant de nos publications,  
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,  
aux Éditions Pierre Belfond  
216 , boulevard Saint-Germain  
75007 Paris

ISBN 2-7144-1571-7

© Belfond 1983 pour le choix anthologique et la préface

## PREFACE

*Comme le Panthéon, dont il a chanté la « couronne de colonnes » et qui va si bien, à son génie, non sans doute, mais à son personnage (ou à ce point se confondent-ils tous deux ?), Hugo, je le crains, est un monument peu visité. Je doute fort aussi, je l'avoue, que, pareillement visible de loin, « la voix d'un peuple entier l'y berce en son tombeau ». Qu'il ait été longtemps un poète populaire, je veux bien le croire ; je ne suis pas sûr que cette popularité-là ne tienne elle-même de la légende. Populaires, c'est-à-dire, je suppose, lus par le plus grand nombre, le restent deux ou trois de ses romans : Les Misérables, Notre-Dame de Paris, peut-être aussi Quatre-vingt-treize. (Faut-il le rappeler, avec le même goût pour le mélodrame que dans son théâtre, son côté Verdi, Hugo est également — Claudel dirait : surtout, peut-être — comme il est un admirable dessinateur<sup>1</sup>, un admirable prosateur, nombreux et sûr, et c'est parce qu'il aura su, à tout attentif, fixer d'un trait si net les Choses vues et leur donner tant de relief que cet œil vivant, en lui, qui est, quoi qu'il regarde, son don le plus singulier, le plus éclatant, rendra pareillement visibles, de leur forme tirant leur force, ces monstres et ces merveilles que, plus tôt qu'on n'a voulu dire, il ramènera un jour, comme Blake, « du fond des gouffres inconnus »). Et nul plus que moi ne croit certes à la vérité du mot de Flaubert : « Les grandes œuvres sont celles où il y a à prendre pour tous » ; populaire, des milliers de pages de son œuvre poétique, quelle part le fut jamais vraiment ? Et qui, aujourd'hui, va y voir ? Le prodigieux succès, en leur temps, des Châtiments ne tient pas, d'évidence, à des raisons d'ordre poétique ; et ce n'est pas non plus le poète de Dieu ou de*

---

1. Dans cet art même, qui a toujours été pour Hugo infiniment plus qu'un violon d'Ingres, c'est en lui, plus qu'en Delacroix, sinon qu'en Géricault, que s'incarne la pente la plus profonde du romantisme, cette rêverie vertigineuse aux confins du « mystère nocturne », « soleil noir » de la mort et, si l'on veut, de la « folie ».

Ce que dit la bouche d'ombre que la Troisième République, orchestrant du même coup de maître un deuil triomphal et sa propre apothéose, conduisait, en 1885, dans le « cercueil des pauvres », au temple laïcisé de Soufflot, où Hugo demeure, cela vaut qu'on y songe, et qu'y ferait en effet Rimbaud ou Baudelaire, le seul poète français, sous l'accablant malentendu de la gloire, à étouffer, loin du « gouffre amer » et « sans fin remué », loin du ciel livide ou soudain ébranlé par les troupeaux monstrueux des constellations, loin — que n'a-t-il, bien plutôt, dans son île ou au large, son Grand-Bé ? — des « yeux sinistres de la lune », des « porches de nuées », des rochers-Molochs et des couchants hantés, du bêlement de la « Brebis Epouvante », des grands coups de béliers conjugués de la nuit et de l'océan, qui avaient, tant d'années, à sa plus haute cime, et de plus en plus hagarde, haletante, porté sa voix, décuplant cet effarement natif en lui — aurait-il été autrement si avide de lumière ? — à entrevoir, partout, au fond de tout, ou à pressentir, dans les « entassements », sous les « décombres », au bout de la « spirale » toujours plus avant descendue ou sous l'accumulation, des « Babels » renversées, il a beau guetter le phare du Progrès ou tenter, à toute force, dans le « plein ciel » de l'avenir, en un seul noyau de feu de les unir, de les confondre, « l'œil sinistre et la face effroyable de Dieu ».

Une légende, tout m'en convainc, la popularité même de Hugo, fût-ce à un moment bien précis et aisément repérable de notre histoire. De cette popularité (est-ce cela, être lu ? est-ce cela, être aimé ?), on ne voit pas sans stupeur un critique aussi fervent et, d'ordinaire, aussi lucide que Gaëtan Picon donner pour preuve le fait qu'il y a une rue Victor-Hugo dans toutes les villes de France. Comme il y a une rue Thiers, et pour les mêmes raisons, hélas ! un boulevard Gambetta. (Plus généreux, Hugo, l'oublie-t-on, n'était pas non plus si chaud pour la Commune, lui qui déjà, l'ancien pair de France qui devait, à tant d'ambition mêlé, mettre tant d'espoir dans le confus « humanitarisme » du prince-président, avait, le 24 juin 1848, entraîné les troupes chargées de rétablir l'ordre à l'assaut des trois barricades de la rue Saint-Louis ; c'était avant l'opposition à l'Empire, avant le bénéfique exil, le révélateur : s'en souviendra-t-il, et avec quel remords, en créant Gavroche ? ce vers qui, sur tant de troubles côtés en lui en dit si long, « Comme le souvenir est

voisin du remords ! », lui sera-t-il, dans sa lancinante hébétude, remonté aux lèvres ? Mais non, « pensif », et en marche, et gravissant, un à un, tous les degrés, sur l'échelle des êtres, qui, dans Ce que dit la bouche d'ombre, se déploie...)

Au vrai, qu'est-ce qu'un poète populaire ? Dieu me pardonne, malgré la phrase célèbre de Rimbaud : « En Grèce, vers et lyres rythment l'Action », je commence à avoir des doutes touchant, dans l'Antiquité, Homère lui-même ! C'est que, si la B.B.C. donne une pièce de Shakespeare — qui n'a pas, autant que je me souviens, de rue à Londres et qui, tout de même, est autre chose que Hugo —, on peut être sûr que les trois quarts des téléspectateurs, ou davantage (et aux Etats-Unis, donc !), vont aussitôt passer à une autre chaîne. Ce n'est pas parce que des générations d'écolâtres vont l'annonçant que Dante est, en Italie, un poète populaire : eh non, il faut se rendre, honnêtement, à l'évidence, il ne l'est pas. Populaire, c'est la poésie elle-même qui ne l'est pas, qui ne l'est plus ; j'hésite, un instant, à franchir, avec Du Bellay, avec d'autres, ce pas redoutable : qui, peut-être, par sa plus profonde, sa plus organique vocation, « chasse spirituelle » ou éveil à « la plénitude du grand songe », ne peut l'être (ou pourquoi le non sauvage de Rimbaud, sa tour de silence ?). La même impure gloire n'a pas fait d'Aragon un nouvel Hugo ; elle ne l'a pas non plus, pourquoi se leurrer, se mentir, rendu populaire : je ne crois pas que l'époque soit seule en cause, ni tous les lieux communs que l'on sait, si, même devenus chansons, comme ils y invitaient, les plus faciles, les plus « chantants » déjà de ses poèmes ne chantent pas pourtant dans toutes les mémoires, sur toutes les bouches. La mort de Hugo a peut-être causé la même émotion, ou presque, que la mort de Brassens ou du moindre chanteur de rock : je doute que la voix du peuple ait jamais été la voix des dieux et que même Oceano Nox ait connu à aucune époque le sort du Temps des cerises.

L'instruction (tardivement) obligatoire grava longtemps, c'est vrai, dans la majorité des mémoires — mais est-ce là la parole poétique ? est-ce là le chant ? — quelques poèmes de Hugo, toujours les mêmes, appris par cœur, avec les mêmes fables de La Fontaine, dans la classe du certificat d'études, du temps que celui-ci avait encore, comme on dit, ses lettres de noblesse, du temps, de plus en plus lointain, de l'orthographe, du calcul, de la règle de trois et de la preuve par neuf, de la

*géographie et de la carte en relief au mur, des leçons de choses et de « morale », de l'Histoire de France de Lavisse (732, an 800, 1515...), et dont il faut aujourd'hui faire quelque effort pour imaginer l'émotion, l'enthousiasme qu'ils provoquaient, ou on nous l'assure, chez l'instituteur ensemble et chez ses élèves, qui allaient, eux, à douze ans et pour jamais, quitter l'école pour l'usine ou les champs, fermer les livres : Les pauvres gens, Soir de bataille (« Donne-lui tout de même à boire, dit mon père »), Lorsque l'enfant paraît..., « le geste auguste du semeur » élargi, à la fin de Saison des semailles, le soir, « jusqu'aux étoiles », à quoi s'ajoutaient parfois O soldats de l'An II et le Waterloo, Waterloo, morne plaine... tiré de L'Expiation. C'en est fini, selon toute apparence, avec l'effondrement des valeurs exaltées par la Troisième République et dont on peut sourire avec mélancolie en constatant que, à l'exception de la laïcité, elles ne différaient guère de celles que, sur ses ruines, allait un jour prêcher, appelant plutôt, et non moins hypocritement, Péguy à la rescousse, l'Etat français : le travail, comme indissolublement lié à la pauvreté, la famille, la patrie. Ce ne sont certes pas là les seuls « grands sentiments simples et communs à tous », comme on se plaît à dire, qu'ait chantés Hugo, même agrandis par le deuil et la prière mal résignés d'A Villequier, l'amour effaré qui descelle les dernières strophes de Tristesse d'Olympio comme les dalles d'un tombeau ou donne libre cours au contraire à un priapisme ou un panthéisme jusque dans leur enivrement eux-mêmes hantés. Poète national, chantre officiel de la Troisième République, si bien des côtés en lui s'y prêtaient, Hugo ne l'a pourtant été qu'au prix de singulières occultations : cette image d'Epinal, comme elle gomme la quête avide et, peut-être, secrètement épouvantée de Dieu, « l'âme au bord de la nuit » à l'écoute des « morts blêmes et seuls » et ces coups de sonde, jusqu'à la fin, inlassablement jetés dans les filets de l'invisible, ne rend pas même compte de cette incarnation totale et écartelée du XIX<sup>e</sup> siècle que, homme et œuvre ensemble, il fut bel et bien.*

*Reste que cette image a pu, de Hugo, être donnée à voir, donnée à lire. Serait-elle moins caricaturale, comment s'étonner si, du massif incontournable de l'œuvre, et plus qu'à demi abîmé le théâtre, aient été longtemps détournés, sans doute par leur exigence même le sont encore, ceux juste-*

ment qui de la parole poétique, de son aventure, attendaient le plus ? Par le même torrent roulés, rien n'y peut, ni les plus récentes admirations, la boue et l'or ; et l'on imagine mal que la part la plus sulfureuse, la plus inventive de la poésie moderne semble à tout moment préfigurée par ses audaces, vertigineuses alliances ou métaphores tout entières devenues images. Les plus insolites rencontres, Hugo les a, à foison, bien avant les surréalistes, prodiguées, dans la même confuse lave toujours, c'est vrai, le même chaotique charroi, comme si le poète — c'est là, je sais bien, la « poétique » du William Shakespeare, celle du « génie » — était malgré lui submergé par le jaillissement de son propre verbe et par la confiance absolue qu'il met en lui — qui sait ? par la dérive même aussi, peut-être, d'une rêverie, ou « vision », qui se heurte, dans Dieu, au « Et je mourus » expiré contre le « noir verrou » de la nuit. Si le grand monologue du face à face avec « tout », avec l'ombre, avec l'océan, avec le bestiaire du ciel, avec les morts, sacrifie de plus en plus au monotone déferlement d'un alexandrin soulevant lame après lame le même obsédant vocabulaire, les mêmes rimes inlassablement accouplées, Hugo, jusqu'au bout — jusqu'à ce dernier vers, lui-même si hugolien, murmuré sur son lit de mort, qui, d'un trait, tout entier le condense, le résume : « C'est ici le combat du jour et de la nuit ! » — demeure, à cette place d'où nul, depuis, ne l'a délogé, ce maître souverain de toutes les techniques, de tous les rythmes, que, dès le premier instant, il a été, et c'est pour des raisons formelles que Valéry pourra, à bon droit, l'admirer : ébranle-t-il jamais pourtant cette même région de l'être par Baudelaire aussitôt, par Rimbaud, par la transparente opacité d'un seul vers de Nerval, qui est atteinte ?

Le malheur de Hugo — car, contrairement à la légende, victime ou non de sa fausse, de sa douteuse popularité ou des « Morceaux choisis » à quoi la masse même de son œuvre le voue peut-être, il est, tout m'en assure, l'un des moins lus de nos poètes — tient pour une grande part, me semble-t-il, à la disproportion entre la place qu'il occupe dans l'histoire littéraire et son pouvoir réel sur les sensibilités : il ne suscite pas l'amour, ce frémissement adorant ou cette illumination presque douloureuse de tout l'être, ni la résonance infinie, dans sa nudité désarmée, de l'émotion ; mais

même, peu d'œuvres poétiques incitent moins à rêver que celle de ce prodigieux rêveur ; et l'on n'éprouve pas pour lui, d'ordinaire, cette sorte d'intime tendresse, ou faut-il dire de tremblante, de secrète fraternité, qui nous lie à tant d'autres poètes. Et qui en effet, s'il est vrai, comme je le crois, qu'il n'y a pas d'autre pierre de touche, songerait, dans le plus extrême dénuement, au plus aigu de la douleur, dans la radicale mise à nu de l'angoisse, dans son désert, dans sa nuit obscure, ou devant la mort, à, comme vers Rembrandt, vers Van Gogh, vers Bach ou Mozart, se tourner vers lui ?

Un malheur de Hugo, oui. Et quelle image nous en reste-t-il ? Quels vers, quel poème rêverions-nous, dans le sombre royaume, d'emporter avec nous ou, au dernier moment, comme le long glaive déchirant d'un vers de Baudelaire en plein cœur enfoncé, de sentir irradier en nous ?

Je me rappelle la première fois, j'avais vingt ans, où, de lui longtemps écarté, j'entrepris, la plume à la main, de lire, comme je viens de le refaire, tout Hugo, et m'en constituai une anthologie personnelle — personnelles, elles le sont toutes — à laquelle je m'aperçois que j'aurais, aujourd'hui, à quelque surcroît d'objectivité que je m'efforce, peu à changer. Ce choix se composait en grande partie de vers isolés, qui me paraissaient, qui me paraissent toujours — non, ce n'est pas là un pléonasme, ou une lapalissade — particulièrement « hugoliens » : par leur ténébreuse ou fulgurante beauté, par leur mystérieuse déflagration, par leur frisson panique, leur côté hanté, hagard, et aussi de strophes, de groupes de vers, souvent pareillement perdus et pareillement admirables, par orageuses ou éblouissantes grappes arrachés à la monstrueuse treille, et où se déploient ou se ramassent les plus prodigieuses images, et les plus fantastiques sont aussi les plus neuves, les plus concrètes, qui, le monde tout entier brassé par la rêverie, et l'invisible lui-même comme incarné, donné à voir, aient jamais éclaté dans notre poésie.

Isolés, les vers les plus chargés de mystère et de rêverie (et n'est-ce pas l'avalanche dans laquelle ils sont pris et qui les emporte, qui coupe court à leur vibration, les empêche de se prolonger en lentes ondes ?) :

Entre le jour et nous quelle épaisse cloison...

Il descend, réveillé, l'autre côté du rêve...

Les morts mystérieux ont besoin d'être aimés...

Quand les hommes sont lourds dans leurs lits pleins de rêves...

*Ne s'imposant pas moins que la longue, l'irrécusable métaphore qui s'élève à la fin de Pasteurs et troupeaux, cet insolite et hardi butin :*

Comme on verrait se taire un coq dans les ténèbres

ou :

Sa main jouait, grave et sereine,

Dans le corail bleu des gésiers...

*Ou encore, presque au hasard, pour ce qui est de la vision imaginante, ce filet, dans Plein Ciel, que la « nuit tire du fond des gouffres inconnus » ; dans le même poème, cette strophe à laquelle font écho tant de vers de Dieu :*

Andromède étincelle, Orion resplendit ;

L'essaim prodigieux des Pléiades grandit ;

Sirius ouvre son cratère ;

Arcturus, oiseau d'or, scintille dans son nid ;

Le Scorpion hideux fait cabrer au zénith

Le poitrail bleu du Sagittaire.

*Le même vocabulaire, toujours, qui, dans les grandes œuvres de l'exil, par toute une frange de notre temps privilégiées, envahira tout, mais qui, je ne sais si on l'a assez remarqué, dès les Feuilles d'automne de 1831, est là déjà, dans les trois poèmes majeurs notamment que sont Ce qu'on entend sur la montagne, La pente de la rêverie et Soleils couchants. Comme y est le même « moment crépusculaire », avec « ses ailes de fantôme et de chauve-souris », et cette « vaste nuit funèbre » bientôt, qui jusqu'au bout demeurera, comme au bord de l'abîme elle-même suspendue, l'heure de Hugo, à la face nocturne de son génie invinciblement, organiquement accordée ; comme y est cette pente en lui à lire, partout au monde, ou à inscrire des formes animales tendant de plus en plus, et jusqu'à l'obsession, à la monstruosité, à une sorte de bestialité baroque et effarée : prédestiné, d'évidence, l'œil qui déjà, dans Soleils couchants, découvrirait suspendu dans le ciel de Paris un « grand crocodile au dos large et rayé », à voir, dans Dieu, effroi et fascination conjugués, « ramper le scarabée effroyable du soir » ou se cabrer au loin « l'effrayant capricorne aux nuages mêlé ». Comme y est, enfin, dans ce vocabulaire déjà plus que virtuellement contenu, ce mouvement proprement panique et qui, lui aussi, ira toujours davantage s'accroissant, qui le porte, malgré sa volonté partout affirmée, à ne hanter plus, hanté lui-même, qu'un univers du blême, du sombre, du*

*morne, du blafard, du sinistre, du lugubre, du funèbre. Si, ailleurs, « la lune répand sa lueur de cadavre », dès Paroles sur la dune elle est la maléfique Hécate aux « yeux sinistres » ; et tout, très tôt, mène Hugo à n'entendre, en lui, au monde, retentir que « l'éclat de rire vague et sinistre du rêve », à se sentir sans cesse frôlé, qui sait ? plus qu'à demi happé peut-être, par « un fantôme forgé d'étoiles et de foudres », à fixer, jusqu'à la fin, cet « affreux soleil noir d'où rayonne la nuit » qui, dans Ce que dit la bouche d'ombre, lui apparaît et par lequel il se sent lui-même fixé, obscurément menacé ensemble et comme sommé.*

*Apocalyptique, Claudel a beau jeu, cette vision. On n'a jamais été plus loin en tout cas de ce rayonnement tendre et doré qui, chez Rembrandt, semble sourdre de l'ombre même. Que cette nuit hantée soit, chez Hugo, l'ombre que « fait l'absence de Dieu », je ne suis pas Claudel pour en juger ; il faut cependant qu'elle ait en lui des racines bien loin nouées pour que, chez ce grand-prêtre du Sacre de la Femme, chez ce charnel — mais, dès Tristesse d'Olympio, en 1837, c'est « au fond désolé du gouffre intérieur » que dormait, comme au fond d'un sépulcre, le souvenir —, ce soit elle encore qui, jusque sous le lit des amants, et pareillement charriant son faix de morts, en proie eux aussi à la même fascination, au même regard, déferle et gagne :*

Pendant que d'un baiser complice tu m'absous  
La vaste nuit funèbre est au-dessous de nous,  
Et les morts, dans l'Hadès plein d'effrayants décombres,  
Regardent se lever, sur l'horizon des ombres,  
Les astres ténébreux de l'Erèbe qui font  
Trembler leurs feux sanglants dans l'eau du Styx profond.

*Une vision tragique ? Si Hugo manque à nous toucher, le plus souvent, au défaut de l'être, c'est que ce n'est pas, non plus, on sent bien que j'hésite, vraiment cela, pas tout à fait. Tragique ? Difforme ? Ce chaos, cette peur — qui, et le piège de la folie refermé sur son frère Eugène, sur sa fille Adèle, le fit renoncer aux séances des tables tournantes, au tête-à-tête avec les morts, à leur dictée, et c'est en vers ou en prose hugoliens toujours, pas un instant l'étonnant mage médium ne s'en étonnera, que lui parlent Dante ou Virgile, la Mort elle-même un jour, il le croira, lui assignant un chemin qu'il avait, depuis beau temps, tonnerre après tonnerre, reconnu et proclamé — sans doute essaiera-t-il de les conjur-*

rer, par sa croyance au « Progrès » justement, à l'ascension de l'âme et de l'humanité toutes deux ensemble rédimées, régénérées, vers la « lumière » ; sans doute entre ces deux aspects de son génie, ou on voudrait le croire, y eut-il conflit. D'où vient pourtant qu'on ne puisse se défendre d'une certaine gêne devant l'inébranlable bonne conscience qui empêche tant de ses attitudes, devant la formulation quasi prudhommesque, il n'y a, là encore, qu'à puiser à pleines mains, de tant de ses professions de foi — bonté et bonne volonté, leur « sincérité » n'est pas en cause — avec la même imperturbable ou triomphante assurance réitérées ? « Je ne fais point fléchir les mots auxquels je crois : raison, progrès, honneur, loyauté, devoir, droits » : de la même main tracés, ces « mots », est-ce possible, ces « mots » seuls, à la même heure où

Le dolmen monstrueux songe sur la colline  
et où

La lune blême fait apparaître Moloch,  
ou bien, contre l'intime champ de lémures, au monde et dans  
l'être, à tout instant, qui prolifère, est-ce comme un exorcisme  
que Hugo s'est efforcé de prononcer l'évangile du XIX<sup>e</sup> siècle,  
pour ne pas s'engloutir, peut-être, de le faire sien ?

De cet écartèlement, ou de ce conflit, l'injonction de la  
Mort, lors de la séance de tables tournantes du 23 septem-  
bre 1854, témoigne-t-elle ou, dans le même moment, n'en  
trionphe-t-elle pas déjà ? « Fais vivant ton œuvre de fan-  
tôme ; fais-la complète, compose-la de tous les philtres du  
mystère, remplis-la d'horreur, d'éclairs, de foudres, d'écume ;  
jettes-y des crapauds, des serpents, des araignées, des chauves-  
souris, des chenilles, des scorpions, des scolopendres, les êtres  
immondes, les êtres rampants, les êtres maudits, pensifs,  
pâles, hérissés ; regarde les bouillonnements de l'ombre dans  
la chaudière au couvercle étoilé... Que la terre endormie,  
ouvrant à demi ses yeux lourds, aperçoive à l'horizon ton  
toit couvert d'un nuage d'astres et dise : Que fait-il ?... Et  
que le vent réponde à la terre : C'est l'une des forges de la  
nuit ; c'est là qu'on travaille aux soleils... C'est là qu'on  
change à coups de marteau les astres de torture en astres de  
bonheur ; les globes-tenailles en globes-clefs et qu'on fait les  
serrures du firmament. » Mission, art poétique, et quelle  
autre voix pourrait, parlant à Hugo, avoir la Mort ?

Ecartelé ? On peut en rêver. Là, le manque ? Et n'est-ce

*pas un signe au moins de cet écartèlement que nous voudrions, faille ou blessure, surprendre en Hugo — comme s'il n'avait pas, disons le mot, payé le prix, s'il ne s'était pas, à l'« abîme », vu, à coup sûr, et sans cesse dit, répété, vraiment exposé, s'il n'avait pas, mortellement, couru le risque que, de Lucrèce à Hölderlin, nous attendons en secret de tout poète, ou s'il avait, entre le « gouffre » et la rassurante berge de l'avenir, avec une trop magistrale aisance peut-être, et comme au fil du désordre, jeté le pont.*

Jacques Borel